

LES DEFIS DE L'OUVERTURE CULTURELLE

Avant de débiter et sans entrer dans le jeu des définitions préalables, je vous propose de retenir comme cadre de références pour cette question « des défis de l'ouverture culturelle » dans les politiques éducatives en territoires ruraux deux pensées qui n'empruntent pas aux mêmes références et pratiques.

La première concerne la culture et je l'emprunte à Jean-Marie Djibaou, leader Kanak, artisan de la paix en Nouvelle Calédonie avant d'être assassiné en 1989. Il disait de la culture « qu'elle est constituée de l'ensemble des solutions qu'une communauté humaine hérite, adopte et invente pour trouver des solutions aux crises de son époque ». Evidemment il entendait par crise le sens que lui donne son étymologie, à savoir les choix qu'il faut faire. Il ajoutait ce faisant « ma culture est devant moi ».

La seconde a trait à l'éducation dont la philosophe Hannah Arendt disait que « c'est ce qui permet à l'enfant d'entrer dans le monde commun ». Il me semble que nous pourrions aussi ajouter que l'éducation se tient entre ce qui est –c'est sa part d'héritage à faire acquérir- et ce qui pourrait être –c'est la part d'imaginaire, d'invention, de progrès qu'elle doit susciter. L'éducation a quelque chose à voir avec le mieux, avec l'émancipation, avec l'arrachement aux préjugés et aux dépendances. C'est sans doute pour cela que culture et éducation se combinent, se nourrissent.

Parce qu'un humain qui se cultive est un humain qui construit sa capacité à se situer dans sa vie, dans son environnement, par rapport aux autres : il construit son difficile chemin vers l'autonomie et la liberté avec les autres.

Un monde commun ?

C'est justement là que les choses se compliquent et prennent leur essence. Souvenons-nous de cette époque, aujourd'hui mythifiée et mystifiée, de cette école où tout semblait simple pour faire entrer les élèves dans le cadre de ce monde commun, pour l'essentiel l'univers national et ses contours coloniaux. Au temps des hussards noirs de la République, les enfants de Franche-Comté s'appelaient Lebrac et Tigibus et leurs virées les plus lointaines étaient à Vercel, ou dans les bois frontaliers de leur commune de Longeverne au cri de « à cul les Velrans ». Leur monde commun était codifié par leurs familles, leurs curés et leurs instituteurs. La France se croyait seule au monde, seule pour le monde.

Un siècle de guerres effroyables, et l'ébranlement des grandes certitudes ont fait vaciller cet ordre tranquille des choses, ce petit monde commun, élargissant ses contours dans des proportions que jamais l'aventure humaine n'avait atteint. Aussi parce que le même siècle a vu l'œuvre des esprits humains, les sciences, porter le progrès humain : progrès social, économique, démocratique.

Les connaissances doublent tous les trois ans et leur production va plus vite que leur partage. C'est ce siècle de l'extension du monde commun et de ses chaos, fruit de l'émancipation par l'éducation, la culture, l'égalité progressive des droits, les conquêtes sociales et la fin de l'hégémonie des dogmes anciens qui a fait, dans

notre pays, l'autonomie des personnes que nous sommes devenues aujourd'hui. Plus libres de jugement et de mouvement, même si évidemment trop de nos frères humains demeurent asservis par d'autres humains. Nous voyons bien pour nous-mêmes comment des mondes se superposent, s'entrechoquent, enthousiasment et inquiètent à la fois, le tout sur une « terre-patrie » dont nous avons fait le tour en l'épuisant. Parfois nos modes d'observation, d'analyse et de compréhension des situations apparaissent inadaptés. Le progrès même qui durant 150 ans était certain, n'est plus que possible. Cette fin des certitudes fragilise les sociétés, peut provoquer peurs et replis, interroge les identités individuelles et collectives, voire les identités nationales, à tel point que certains pensent s'en sortir en confiant le sujet à un ministère.

Ce temps des incertitudes, de la complexité croissante et des interdépendances travaille profondément les institutions, missionnées pour produire des références, des valeurs. C'est le cas de la famille, de l'École, des autres structures culturelles et sociales.

Le risque serait de se rassurer à bon compte en recentrant le travail de l'éducation et de la culture sur des objets trop étroits. A quoi servirait-il d'équiper les enfants et les jeunes d'un outillage culturel pour un monde et une époque qui n'existent déjà plus. Le défi de l'ouverture culturelle c'est de s'équiper pour le monde sans abandonner son quartier, son village, son pays, sa région, la France et l'Europe... Parce que le monde est en nous et que nous le produisons aussi. L'usine Peugeot de Vesoul inonde le monde de ses pièces détachées, la publicité pour les Griottines de Fougerolles trône à l'aéroport de Tokyo et les souffleurs des verreries de Passavant font des heureux à Manhattan. Mais d'autres européens sont déjà dans les conseils municipaux des villages de Haute-Saône, le monde entier est sur les marchés du département et à la « Foire-Fouille », le prochain maire de St Loup pourrait bien être la fille d'un de ces travailleurs marocains appelés à la rescousse pour faire tourner l'industrie du meuble dans les années soixante. Cette réalité n'empêche pas le présentateur du journal de 13 heures d'une grande chaîne privée française de continuer à distiller une vision touristique ou catastrophique du monde et un tour de France dont la tranquillité serait menacée par toutes les formes nouvelles... de population, de pratiques sociales, de comportements venus d'ailleurs. On avait déjà connu un autre présentateur il y a une trentaine d'années qui avait ouvert son édition par un retentissant « la France a peur ».

Je crois profondément que le défi de l'ouverture culturelle, c'est de faire reculer la peur et les peurs. Parce que la peur mine la confiance qui est un des fondements des relations apaisées et de la démocratie. Nos enfants sont-ils bien outillés pour cela ? Pour comprendre le monde tel qu'il est afin de ne pas s'y laisser prendre.

Enjeux généraux de ces « Nouveaux nouveaux mondes »

Cette perspective oblige à considérer le travail du couple éducation/culture dans une triple perspective : la qualification de la personne, faire le récit de la condition humaine, légitimer la culture.

Sur le premier point il s'agit de faire le pari d'allier la recherche de l'autonomie avec la construction de la solidarité. Partir de la personne humaine, individu plus libre qu'autrefois, pour qu'elle situe les différentes dimensions de sa vie dans le jeu des relations avec les autres, avec l'autre. Nous vivons dans l'illusion d'un monde ouvert,

qui grâce à la circulation physique ou virtuelle des Hommes et des cultures, nous les rendraient plus familiers. Mais c'est l'inverse qui peut se produire. Surtout en période d'instabilité, l'autre est momentanément objet de curiosité, d'exotisme, pour devenir l'origine de l'instabilité, la cause des difficultés, le responsable de la destruction des repères et liens anciens. Dans tout projet éducatif, à l'heure de la mondialisation, « apprendre à dire bonjour à l'autre » devrait constituer la base de l'outillage dans la qualification des personnes autonomes et solidaires. La culture est le moyen puissant cet outillage, car elle distingue autant qu'elle rapproche. Il y a en particulier dans la dimension singulière de l'art, des esthétiques qui traversent aussi les sciences et les techniques, des ferments de la curiosité, de l'éveil, des imaginaires, des regards inhabituels, qui sont autant de manière de passer sans crainte du reconnu à l'inconnu.

Faire le récit de la condition humaine s'articule avec ce premier enjeu de la qualification de la personne. Où plutôt enseigner la condition humaine, lui donner sens, par l'émancipation et les progrès dont elle fut l'objet grâce au travail des hommes et des femmes, à leur engagement. Toute la culture dans ses diverses constituantes peut être mobilisée pour ce récit qui doit tendre à faire des enfants et des jeunes les acteurs futurs des émancipations solidaires à venir. Des œuvres innombrables ont jalonné l'histoire de la condition humaine. De tous temps les humains ont laissé de traces de cette histoire, de leur histoire.

Enfin prenons garde que les incertitudes, le sentiment d'impuissance dans une époque qui semble nous dépasser, la montée du désarroi, la pression grandissante sur la responsabilité individuelle, ne conforte la crise de légitimité de la culture : puisque nous ne trouvons pas de solution, à quoi sert-il d'en chercher, d'apprendre pour ne rien trouver ? Même le progrès scientifique rend sceptique, devenu cause pour certains, des angoisses nouvelles nées de la génétique, pour d'autres de la destruction des emplois par applications technoscientifiques, pour nous tous certainement de la dégradation de notre patrimoine naturel par le excès de nos modes de vie et la recherche folle du profit à n'importe quel prix. Une des batailles à venir dans le travail du couple éducation/culture, c'est de favoriser les rapprochements de dimensions de la culture trop cloisonnées, trop émiettées...or le savoir en miettes n'est que miette de savoirs et ces miettes là sont impuissantes à constituer les moyens de la compréhension et de l'action dans les situations complexes.

Enjeux particuliers des territoires ruraux

Pierre Champollion faisait allusion à ce trait particulier des choix scolaires des jeunes et de leurs familles en milieu rural, soulignant leur relative restriction, manque d'ambition par crainte du départ, par assurance de continuer à trouver des voies d'insertion locales, par volonté de se protéger en demeurant dans le connu. Je ne suis pas certain que ce soit des traits propres aux habitants des territoires ruraux, d'abord par la grande variété de ces territoires et parce que la demande d'assurance de sécurité est une demande générale. Par contre elle se situe dans une réalité des territoires ruraux qui a ses spécificités culturelles :

- Dispersion de la population et de la ressource et place croissante de la mobilité et de l'immobilité dans les activités humaines
- Utilisation plus forte du patrimoine et des traditions pour mettre en valeur le territoire
- Volonté conjointe des acteurs locaux et de la population de se protéger ensemble
- Faiblesse des infrastructures culturelles par rapport aux centres des villes (similitude avec les quartiers d'habitat social), sauf les collèges qui constituent parfois les seules institutions permanentes
- Maillage associatif dense avec une relative capacité de mobilisation des habitants

Les territoires ruraux cultivent parfois le risque des identités nostalgiques, « les identités-derrière », des espaces protecteurs pour ceux qui en adoptent les codes. Mais ils sont aussi à l'origine de bien des parcours originaux qui relient patrimoine et projet, rencontre des savoir faire locaux et innovation, traditions musicales et formes nouvelles, transmission des mémoires et résidences audacieuses. C'est dans ces nouveaux appariements, parfois tendus, qu'il nous faut certainement forger les clés de l'ouverture culturelle qui fera que chacun cultivera l'estime de soi avec celle des autres, l'estime de son territoire avec les territoires des autres.

.L'ouverture culturelle au cœur des politiques éducatives

Ce qui est toujours surprenant, et un peu irritant aussi, c'est qu'il soit encore besoin de tenter de justifier d'une telle priorité. Car pour ne s'en tenir par exemple qu'à la dimension de l'éducation artistique, nous en connaissons les vertus, tant dans le cadre de l'éducation scolaire, que dans la famille, dans les temps de l'éducation non formelle –les loisirs organisés par exemple- et même dans les temps informels que les enfants et les jeunes se ménagent, et il faut leur en donner de larges occasions. Gardons-nous aussi de ces vies d'enfants et de jeunes faites d'emploi du temps encadrés, la recherche de l'autonomie, c'est aussi les choix personnels qui échappent à la volonté organisatrice et éducatrice des grands.

Vous n'entendrez personne nier ces vertus...même si les voix sont moins nombreuses pour faire qu'elles soient réellement partagées.

Vous avez entendu des voix pour nier le fait que l'éducation artistique permette

- de développer son intelligence sensible et créative
- d'enrichir sa pensée et ses connaissances - d'accéder à l'imaginaire, au symbolique, aux sens
- d'élargir sa sensibilité et de dépasser les émotions premières
- d'exercer son expression, son jugement critique et esthétique
- de comprendre le monde à travers ses représentations
- de développer l'écoute, l'attention
- d'apprendre la coopération
- de mener à bien une œuvre...

Bref de fabriquer des yeux, des oreilles et des cœurs. Qui pourrait aller contre un tel programme, qui de plus a fait ses preuves.

De plus, nous savons que pour beaucoup d'enfants et de jeunes, l'éducation artistique est un détour salutaire pour donner du sens aux savoirs scolaires, trop conceptuels, déracinés, insensibilisés, cloisonnés. C'est d'ailleurs la même chose avec des démarches scientifiques ou techniques, dans la conduite d'un projet de solidarité, dans la pratique sportive et les rencontres sur lesquelles elle s'appuie...

Concernant l'éducation artistique, nous avons de plus appris qu'elle doit conjuguer trois expériences indissociables qui se nourrissent mutuellement et qui constituent autant de dimensions de cette ouverture culturelle :

- La fréquentation des œuvres qui doit pouvoir se développer dans la régularité et la durée, et organiser la rencontre équilibrée du patrimoine et des arts contemporains. Abordée avec ou sans préalables, toujours suivie d'échanges, elle fait l'objet d'une médiation.
- La pratique d'un art en amateur qui, de la sensibilisation à un atelier soutenu, permet de se confronter individuellement et collectivement à un processus de création.
- La rencontre avec les « travailleurs » des arts et de la culture –artistes, techniciens, artisans-, qui facilite la transmission et l'appropriation de connaissances, de savoirs, de techniques et laisse comprendre leur place et leur fonction dans la vie sociale, économique et politique.

Tous les acteurs culturels et éducatifs ont forgé ces convictions dans l'action. Elles ont aujourd'hui une résonance particulière tant les dimensions culturelles de nos sociétés sont à la fois essentielles et sous estimées, reconnues et sous-traitées.

Pour conclure

Je voudrais formuler un vœu, lancer un appel et rêver un peu...

Le vœu ce serait simplement que toute politique éducative, institutionnelle, scolaire ou associative et non-formelle fasse des enjeux de culture, de l'ouverture culturelle la colonne vertébrale de son projet.

Tout savoir devrait être enseigné comme culture. En matière de politiques publiques, qu'elles soient nationales ou territoriales, cette dimension devrait s'inscrire dans la durée, transcender les échéances et les alternances.

C'est de bien commun dont il s'agit. Celui dont le partage est une des clefs du vivre-ensemble, du « faire société » qui semble plus compliqué aujourd'hui.

L'appel ce serait d'envisager les politiques éducatives dans leur globalité avec tous les acteurs, les temps, les espaces et les contenus qui les constituent, reconnaissant la place singulière que la scolarité doit y retrouver.

Une Ecole commune, où les enfants apprennent ensemble à vivre ensemble. Une Ecole qui fabrique le bon navigateur et les moyens d'en changer pour que toute personne, toute sa vie, puisse tirer le meilleur profit des connaissances, des informations et des cultures qui circulent à l'infini, en quantité inouïe et dont chacun doit être en capacité d'être le contributeur éclairé.

Mais c'est aussi une Ecole qui ne cherche pas à étendre son emprise sur tous les espaces sociaux. Elle s'y perdrait surtout si c'est pour externaliser sa mission première qui est de faire accéder tous les enfants aux savoirs, pas seulement ceux qui y sont préparés par ce qu'ils ont trouvé au pied de leur berceau.

A cet égard, prenons garde que la politique dite d'accompagnement éducatif ne soit pas une tentation d'industrialiser le marché public de l'angoisse scolaire. Utilisons ce dispositif pour y investir en culture, en éducation artistique, en rencontres sportives, en projets de territoires solidaires, en jumelage scientifiques et techniques, en aventure des métiers, en échanges intergénérationnels...

Les enfants se sentiront plus à l'aise dans leur scolarité...qu'après les heures répétitives et improductives de l'acharnement scolaire. Si des enfants éprouvent des difficultés à comprendre ce qu'ils font à l'Ecole, c'est d'abord à l'Ecole de résoudre ces difficultés, y compris en interrogeant ses pratiques. Après l'Ecole, préservons le temps des enfants et des jeunes pour qu'ils se cultivent d'une autre manière. Préservons leurs temps disponibles et ne le chargeons pas de nos angoisses de grands.

Le rêve...et bien justement ce serait que nous prenions la mesure ensemble de la formidable bataille qui devrait fonder les politiques éducatives et culturelles : celle qui met nos sociétés à la merci des industries du décervelage généralisé, du formatage. Celle qui tend à faire des nos enfants, dès le plus jeune âge des cœurs de cible, des parts de marché.

Cette bataille là nécessite des volontés puissantes, l'alliance de tous les acteurs, publics, associatifs, privés, décidés à tout faire pour que les enfants de ce pays puissent jouer, rêver, apprendre, créer, imaginer, s'émouvoir, coopérer, se respecter, agir, fabriquer, œuvrer, s'indigner, adhérer, penser, risquer, s'émouvoir.

C'est le défi de l'ouverture culturelle que les politiques éducatives doivent relever. C'est aussi le défi des territoires comme produits de leurs habitants et de leurs cultures.

Eric FAVEY Secrétaire national de la Ligue de l'Enseignement